

François Salès

**SUR LES RIVES
DU GRAND LAC**

conte

SUR LES RIVES DU GRAND LAC

I

L'alouette s'est envolée.

*Derrière la branche,
comme une plaque de plomb suspendue,
le lac.*



(...Voiles)

II

Sur les rives d'un grand lac, un prince en son royaume.

Jamais de mémoire d'homme nul ne vécut meilleure vie que la sienne. Des affaires du royaume il ne s'occupait guère. Pour autant elles n'étaient pas mauvaises. Il se contraignait au minimum et, soit que ses décisions fussent les bonnes, soit que ces affaires là se contentassent de peu, cela suffisait.

Depuis qu'enfant il avait reçu le don de manier le pinceau, son esprit n'était que très épisodiquement ouvert à d'autres préoccupations que celle de conduire l'encre sur la feuille. Avant même qu'il eut atteint sa quinzième année sa réputation avait fait le tour du grand lac, et s'était répandue dans toutes les vallées limitrophes. Tous les rois des environs mirent leur amour-propre en veille et demandèrent les uns après les autres un portrait. Jamais le jeune prince n'accepta, mais toujours en échange il offrait un lavis de fleur ou d'insecte, ce qui était bien au-delà de ce qu'auraient pu mériter tous ces rois réunis. Quant à l'argent il n'en voulait pas. Il est vrai aussi qu'il n'en eut jamais la nécessité.

Plus tard il freina sa prodigalité, car plus son art devenait savant et plus il se raréfiait.

A partir de sa vingtième année il découvrit que l'alcool pouvait, en certaines circonstances, délier sa main.

Lorsque le roi son père décida d'abdiquer, le prince épousa une jeune fille qu'il aimait et adopta instantanément cet étonnant mode de gouvernance que jamais il ne modifiera au cours des trente années qui s'en suivirent. Ainsi il devint roi, mais tous continuèrent de l'appeler prince, car sa silhouette frêle n'était pas celle d'un roi. A l'inverse jamais personne ne songea à appeler son épouse princesse, car son port de tête fut toujours celui d'une femme mure. Elle lui donna quatre enfants, un fils, puis trois filles, à chacun desquels il enseigna le maniement raffiné du pinceau et de l'encre.

Malgré la récurrence de ses ivresses, malgré d'étranges travers que sa nature secrète enfouissait définitivement, jamais aucun de ses proches, ni sa femme, ni ses enfants, ni son vieillard de père, ni ses conseillers, ni ses sujets, ne purent émettre la moindre plainte à son encontre. Les royaumes voisins eux-mêmes finirent par se lasser de leurs ancestrales revendications territoriales. Le seul rapport diplomatique qui

perdura fut la visite régulière des ambassadeurs. A intervalles constants ceux-ci venaient s'enquérir des dernières encres que le prince aurait à leur céder. Non de gaité de cœur, mais par un instinct politique minimal, le prince avait fini par concéder quelques ventes. Il ne cédaient certes pas les meilleures de ses encres, mais quelques unes parmi ses meilleures. Et toujours le retour des ambassadeurs était dans chaque royaume un événement considérable, car s'il y eut bien une chose que nul jamais ne sut prévoir, c'est le tour que prendrait l'art du prince. Et cela était d'autant plus édifiant que jamais il ne changea fondamentalement ni de technique, ni de sujet.

Or un matin de printemps, alors que le prince entrait dans sa cinquantième année, voici ce qu'il advint.

Dès avant les premiers rayons, comme cela arrivait régulièrement, il avait déposé ses pinceaux, ses encres et son papier dans sa barque et s'était éloigné sur le grand lac. Malgré les jours qui se faisaient plus longs, lorsque la nuit vint il se trouvait encore si loin qu'il fut contraint de s'abriter dans un petit port de pêche.

Le lendemain en fin d'après midi il était de retour en son royaume.

Il n'avait pas touché à ses pinceaux, mais cela, bien que rare, s'était déjà vu. En revanche qu'il les laissât au fond de sa barque provoqua beaucoup de questionnements parmi ses proches. Tout de suite il expliqua qu'il avait croisé une beauté dans un petit port de pêche éloigné. Cela il ne le cacha pas. Et tous remarquèrent qu'il avait dit « une beauté » plutôt que « la beauté ». Sous quelle forme lui était apparue cette beauté c'est là une chose que personne ne sut jamais, car il ne le dit pas, et ce n'était pas le genre de question que l'on se hasardait à lui poser.

Pour quelques semaines la vie reprit son cours, à ceci près que les pinceaux restèrent dans la barque, même lorsqu'une longue averse s'abattit. Là dessus non plus nul ne se risqua à l'interroger. Enfin après trois semaines qui furent les plus moroses que connut son règne, le prince convoqua tous ses proches dans la salle des audiences et leur indiqua que, pour les besoins de ses recherches, il devrait s'absenter un certain temps. L'annonce n'avait rien de bien extraordinaire, mais le lieu où elle fut prononcée suffisait à la rendre claire : jamais une seule fois le prince n'avait utilisé la salle des audiences. Il donna quelques consignes d'une grande

banalité, puis regagna le petit chemin de terre qui conduit aux rives du grand lac. Personne ne fut dupe, et les quelques naïfs qui demeuraient optimistes se turent lorsqu'on leur montra les pinceaux du prince flottant dans la mousse blanchâtre qui se forme autour des pontons. Ceux qui aiment à se raconter des blagues firent observer qu'il était parti sans bagage, et qu'ainsi son absence ne pourrait durer.

Il se passa une semaine avant que la reine son épouse n'exprima ce qu'elle pensait : que « la beauté » en question n'était rien d'autre qu'une jeune femme. Tous se récrièrent, mais en réalité c'était là l'opinion majoritaire.

Deux années s'étaient écoulées lorsqu'un vieil homme accosta sa barque au port du royaume. Il demanda à être reçu par la reine, à qui il expliqua qu'il était tavernier dans un petit port de pêche éloigné, et qu'il était venu jusqu'ici afin de ramener le corps du prince. On le suivit jusqu'à sa barque où il souleva une bâche qui cachait un corps tout gonflé d'eau, l'expression déchirée des noyés sur le visage.

Le vieil homme raconta que le prince passait de plus en plus de temps dans sa taverne, et que dans son ivresse il lui expliquait tous les soirs qu'il était prince, qu'il était venu dans ce petit port vivre

avec une beauté définitive, mais que celle-ci s'était avérée commune.

L'avis du vieil homme est que le dernier soir avant sa mort le prince s'était affaissé ivre mort sur la grève, et qu'une horde de chiens ou de voyous l'avait basculé dans l'eau.

On lui demanda quelle était la beauté en question, mais le vieil homme répondit qu'il n'en avait pas la moindre idée, et qu'il ne posait jamais de question aux ivrognes.

III

*La clarté de l'aube montait lentement
depuis le fond du lac,
et la neige se mit à descendre vers elle.*

*Un quart d'heure plus tard,
il n'y avait plus rien.*

*Les gerfauts se posèrent sur les pontons,
les échoppes se levèrent,*

et ce fut le matin.

The image shows a musical score for piano. It consists of three staves: a vocal line at the top, a right-hand piano accompaniment in the middle, and a left-hand piano accompaniment at the bottom. The key signature has three sharps (F#, C#, G#) and the time signature is 6/8. The tempo is marked 'Lent'. The vocal line begins with a dynamic marking of 'ppp' and has a fermata over the first few notes. The piano accompaniment starts with a dynamic marking of 'pp'. The vocal line has the instruction 'un peu en dehors' written below it. At the bottom of the piano accompaniment, there is a marking '8va' with a downward-pointing arrow, indicating an octave shift.

(...La terrasse des audiences du clair de lune)

IV

Dès le départ du prince la reine avait repris les affaires du royaume, ainsi que le voulaient les institutions. Elle s'appliqua à poursuivre scrupuleusement la méthode de son époux. Et son scrupule fut de telle nature que plus rien ne fut jamais comme avant. Et tous se rendirent compte à quel point le règne du prince avait été celui de l'ennui, et à quel point celui de la reine serait une période de complications.

Enfin deux ans après les funérailles du prince, dont le cercueil avait été selon son souhait déposé dans une barque et abandonné sur le grand lac, la période de deuil fut institutionnellement terminée, et la reine convoqua son fils aîné afin de lui transmettre le pouvoir.

Expliquer commodément la gestion des affaires du royaume n'avait jamais été dans les habitudes de la famille. Au demeurant quand bien même cette idée eut germé dans l'esprit de la reine sa finesse psychologique, qui était assez reconnue, l'eut sur le champs écartée. Car le jeune héritier, que depuis son plus jeune âge on appelait « le mutique », de toute sa courte existence n'avait proverbialement jamais pu respecter la moindre consigne. Quoi qu'il en soit, il s'avéra très vite que le seul objet de cette

convocation solennelle serait d'écouter les conclusions auxquelles la reine était parvenue sur le sujet de la disparition du prince.

Elle lui parla d'un rêve limpide dans lequel elle recevait une lettre du prince. *"Ah ! si jeunesse pouvait ! Ah ! si vieillesse savait !"* disait la lettre. Puis le prince y parlait d'un rêve qu'il devait suivre. La reine s'était réveillée en sursaut. Elle avait ouvert la fenêtre de sa chambre, et sous la clarté de la lune avait aperçu le prince, au temps de leurs fiançailles. Exalté comme il pouvait l'être lorsqu'il lui arrivait de partager ses réflexions, il lançait de petits cailloux dans le lac en palabrant. *"On nous dit : Ah ! si jeunesse savait ! Ah ! si vieillesse pouvait !, mais on nous trompe sur le sujet, car on devrait dire : Ah ! si jeunesse pouvait ! Ah ! si vieillesse savait !"* — *"Pourquoi dis-tu cela ?"*, et elle lui tendait la main afin qu'il lui donnât un petit caillou. *"Parce que l'adolescent possède un savoir mystérieux qu'il ne sait pas fixer. Parce que l'homme mûr n'emploie sa grammaire subtile qu'aux échos lointains de ce savoir oublié."* Et il parla encore longtemps de la sincérité, de la maladresse et du savoir-faire. Puis un corbeau cria dans le lointain et la reine referma la fenêtre en frissonnant.

“ Son départ, ce n'est rien d'autre que cela. Peux-tu le comprendre mon fils ? ”

“ Mère, pourquoi m'interrogues-tu ? Pourquoi vérifier ce que tu sais que je sais ? Devons-nous répéter que le talent tue le génie, et encore d'autres sornettes dans ce genre ? Mon père est-il parti pour si peu ? Dois-je dire que ce n'est pas une beauté qui l'a retenu, mais quelque chose comme un dessin d'enfant ? Quelque chose comme son premier désir ? Il m'est pénible d'exprimer toutes ces évidences. ”

C'était une tirade remarquablement longue de sa part.

“ Cela suffira donc, lui dit sa mère. Maintenant, il me faut encore te dire une chose : je n'ai jamais cru que le cadavre boursouflé ramené par le pêcheur était celui de ton père. Et enfin, la dernière chose qu'il me reste à te dire est que je m'en vais le rechercher. ”

Le départ de la reine ne ressembla en rien à celui du prince, et tous l'accompagnèrent à l'embarcadère. Sa petite embarcation était chargée de vivres et de vêtements, et un pêcheur devait l'escorter pour sa première journée de navigation.

Au moment de quitter le quai, elle confia encore au « mutique » que tout ce qu'ils s'étaient dit n'invalidait en rien la thèse

d'une femme. "*Bien au contraire.*" Et elle
lança l'amarre.

V

L'eau dissout le ciel.

Le lac descend par les fenêtres.

Le brouillard s'est levé.

Profondément calme (Dans une brume doucement sonore)

The musical score is written for piano. It consists of two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. The time signature is 6/8 for the first part and 4/2 for the second part. The music is marked 'pp' (pianissimo). There are several chords and melodic lines, with some notes marked '8va' (octave up). The overall mood is calm and atmospheric.

(...La cathédrale engloutie)

VI

On ne connaissait pas beaucoup de tabous dans ce royaume là : c'était un climat doux et qui cultivait le fatalisme et l'ironie comme d'autres régions se spécialisent dans l'ananas.

Mais s'il est une période sur laquelle personne jamais ne revint, ne fût-ce qu'en allusion, c'est bien l'année durant laquelle le « mutique » dirigea le royaume.

Nous respecterons ici cette réserve effarée.

Sa sédimentation est lointaine.

« Le mutique » avait toujours posé problème.

Comme à chacun de ses enfants, le prince lui avait enseigné le maniement du pinceau. Son éducation fut à la fois la plus longue et la plus courte.

Le prince offrait à ses enfants leur premier pinceau le jour de leurs huit ans. On ne comprit jamais très bien le choix de cet âge. Contrairement à ses sœurs, le mutique n'avait rien crayonné jusqu'alors. Tout au plus quelques lettres d'alphabet, encore que très salement et de mauvaise grâce.

Pourtant à l'issu du premier cours que lui donna son père, on vit celui-ci sortir précipitamment du pavillon de dessin et

parcourir les ruelles le visage bouleversé. Il frappait la poche de son manteau et disait « J'ai ici quelque chose ! J'ai ici quelque chose ! D'ici deux ans mon fils m'aura dépassé ! »

Pour son deuxième cours « le mutique » demanda à son père de lui remonter ce premier dessin. Le prince le sortit de son manteau et l'enfant s'installa devant pour le recopier. La feuille resta blanche pendant les dix ans qui suivirent, à la suite de quoi le prince déclara que les cours étaient terminés.

La rumeur publique veut que ce dessin soit la seule chose que le prince ait emportée lors de son départ. Qu'on n'en ait pas retrouvé trace sur le corps du noyé fut pour la reine la preuve immédiate et sans réplique que ce cadavre n'était pas celui de son époux.

L'atmosphère de cendre et les événements vénéneux qui s'abattirent durant l'année de règne du « mutique » il convient donc de n'y jamais faire allusion. La vérité est que « le mutique » fut toujours doué de préscience, et que l'absence de désir qui en résultait transforma son sang en un épais sureau noir. Le pouvoir fut le bras armé de ses dons malsains.

Sur sa mort en revanche on s'exprime à demi-mots. C'est-à-dire qu'on ne la nomme jamais autrement que « départ »

ou « éclipse », mais sans jamais omettre de rappeler ce que vit le veilleur du phare ce soir-là. Par une nuit sans lune, « le mutique », quasi nu, s'éloignant sur les eaux noires du lac, une grosse pierre au fond de son esquif.

VII

*Le plomb fondu a gagné toutes les rives,
et les cyprès aspirent
cette eau sans fond.*

*Les barques elles-mêmes
ne s'entrechoquent plus.*

La lune s'est levée.

Un grillon cherche son reflet.

Lent et mélancolique

pp

douxement soutenu et très expressif

pp

(...Feuilles mortes)

VIII

Il fallut aller chercher la plus âgée des trois sœurs du « mutique » afin d'expédier les affaires courantes. La jeune fille déclara qu'il était hors de question qu'elle se mêlât de près ou de loin à ce genre d'affaires, et elle recommanda de s'adresser à ses sœurs cadettes.

La chose fut assez mal prise. Car s'il était entendu que cette famille avait toujours toléré le pouvoir plus qu'elle ne l'avait recherché, jamais aucun de ses membres ne s'était permis de le refuser. Et il finit par se dire que son surnom commençait peut-être à prendre sens.

Personne en effet ne pouvait expliquer jusque là que l'on ait pu affubler du sobriquet de « folle » une jeune fille dont la douceur et l'égalité d'humeur charmaient tous ceux qui l'approchaient. Désormais c'était clair : sa bizarrerie avait passé les frontières de la folie. Mais elle était aimée, et même l'insulte spectaculaire que représenta son refus du pouvoir ne put lui faire d'ombrage au-delà de quelques jours. Dès la semaine suivante elle était de nouveau aimée comme auparavant.

C'est qu'il était entendu qu'elle portait en elle une ambition secrète et inoxydable. Son père l'avait déclaré à qui voulait

l'entendre, et cela suffisait. On lui passait tout. D'ailleurs son regard était toujours absent, et jamais larmoyant. C'était une preuve. On savait encore que cette ambition était liée au dessin. On disait « les chats ne font pas des chiens », et c'était tout. En vérité son ambition était si grande qu'elle lui offrait de pouvoir rester définitivement dans l'ombre.

Elle n'avait pourtant aucun don particulier pour le maniement du pinceau. Son trait était lourd et brutal, et elle était sans conteste la moins douée des quatre enfants du prince. Mais elle avait toujours été habitée d'une douce bizarrerie, et ce qu'elle produisait n'était certes pas quelque chose qu'on avait l'habitude de voir. Aussi le prince, bien que les manières picturales de sa fille heurtassent profondément son amour immodéré de la fluidité, lui apporta toujours un soutien sans faille. "Je n'y comprends rien, disait-il, mais cela est nouveau, et il faut toujours appuyer ce qui suscite l'étonnement."

Il ne se passait guère de journée sans qu'il n'allât étudier l'une des innombrables productions de sa fille. Il observait toujours très longuement, dans un silence complet. Puis disait qu'il fallait continuer, et s'éloignait doucement.

Rien de plus : " Il faut continuer ma fille ". Et il repartait.

L'amour qui les liait était immense.

Autant par conviction que par provocation, le prince répondait de temps à autre aux commandes qui lui parvenaient des royaumes voisins en envoyant un dessin de sa fille. Cela provoqua quelques remous, que seule la bienséance diplomatique permit d'étouffer.

Mais après le départ du prince plus personne ne songea à s'intéresser à ce travail que depuis longtemps tous considéraient comme définitivement foutraque.

IX

Rideau de pluie.

La lumière est restée.

*Les enfants sautent encore du ponton,
remontent,
hurlent aux nuages.*

Le lac a rejoint le ciel.

Modéré
extrêmement égal et léger
la m.g. un peu en valeur sur la m.d.

The musical score is written for piano in 4/4 time. It features a right-hand melody with a series of eighth notes, each beamed together and marked with a '5' below it, indicating a fifth finger fingering. The left hand provides a simple accompaniment of chords. The dynamics are marked 'pp' (pianissimo). The tempo is 'Modéré' and the character is 'extrêmement égal et léger'. A performance instruction in italics reads 'la m.g. un peu en valeur sur la m.d.'.

(...Brouillards)

X

Alors commença le règne des deux sœurs.

Lorsque « la folle » avait recommandé de transmettre le pouvoir simultanément à deux personnes tout le monde en réalité avait admis aisément cette proposition. Et on ne lui avait pas tenu grief de l'imprécision institutionnelle de la solution. On n'y avait pas lu de désinvolture. D'abord parce que « la folle » n'avait jamais été désinvolté, mais surtout parce que chacun savait bien qu'il était impossible de s'adresser à l'une des deux sœurs sans s'adresser à l'autre.

Bien qu'elles eussent eu plus d'une année d'écart et de grandes dissemblances physiques elles paraissaient plus liées que deux siamoises. Elles faisaient la paire et voilà. Il en avait toujours été ainsi. Beaucoup estimaient que les bizarreries de leurs deux aînés les avaient contraint à ce repli.

Elles étaient si solides qu'on les comparait volontiers aux deux cyprès centenaires qui encadraient l'entrée du port. Et malgré leur très jeune âge ce fut un soulagement unanime de les voir accéder au pouvoir. On s'était offusqué du refus de « la folle » par conformisme

et pour la forme, mais chacun au fond de soi s'en réjouissait profondément. "Notre aumône à la cinglerie est suffisante, entendait-on, maintenant que la vie reprenne."

Et on eut raison. Ou tort.

Pour ce qui est de reprendre, on fut servi ! Ce furent quinze années d'affairement sans trêve !

On réforma, on envisagea, on construisit, on détruisit, on déplaça, on renouvela, on inventa, de presque tout on fit table rase. Et toujours avec cette perfection d'intelligence ! On ne se reconnut plus, et une plaisanterie disait que celui qui prolongeait sa sieste, à son réveil ne retrouvait plus son chemin.

Tous furent heureux, à l'exception peut-être de ceux qu'on appelait les « garants de l'ironie », et qui ne se privaient pas de rappeler que l'esprit de distance et d'indolence fut jadis une spécialité enviée du royaume.

Les suzerains voisins n'envoyaient plus leurs ambassadeurs pour négocier des lavis, mais pour comprendre l'avenir des sociétés. Personne n'avait connu une telle croissance, le royaume était en puberté permanente.

Curieusement on nomma ces années « la quinzaine du diable ».

Mais les deux sœurs mûrissaient, et lorsqu'elles eurent passé la trentaine elles admirent qu'elles devaient songer à se fiancer, et déclarèrent que pour ce faire elles devraient s'éloigner un temps. Ce n'est pas que les demandes en provenances des royaumes voisins eussent manqué, mais elles avaient leur idée sur la chose. Leurs époux seraient d'un pays lointain aux mœurs inconnues, et leur propre royaume grandirait encore à ces découvertes imprévisibles. Par delà cette position théorique elles éprouvaient quoi qu'il en soit un tel mépris pour le voisinage qu'il leur était inenvisageable d'espérer croiser l'amour sans quitter les rives du grand lac, si tant est qu'il s'agisse ici d'amour.

Elles présentèrent leur départ comme un non-événement. Tout était consigné pour les cinq prochaines années, il n'y avait plus qu'à suivre les directives. Et il ne vint à l'esprit de personne de demander à « la folle » d'assumer un quelconque intérêt.

Elles partirent dans une absence de décorum qui fut perçue comme la dernière expression de leur assurance.

Elles annoncèrent la durée de leur absence alors que leur bateau s'éloignait déjà.

Elles seraient de retour dans deux ans.

XI

Quel aveuglement dans les frondaisons !

*Les ronces, lourdes de leurs grappes,
se balancent sous les bourdonnements.*

*Au bas de la sente,
plus petit qu'une mouche,*

scintille le lac.

Très modéré

pp

Vif (♩ = 184)

pp léger et lointain

quittez, en
lissant vibrer

(...Les collines d'Anacapri)

XII

Nul n'aurait pu deviner à quel point les recommandations des deux sœurs ne seraient jamais appliquées !

Dès le premier jour toutes les consignes furent enterrées. Ce fut une sidération collective. Tout s'arrêta, comme si rien n'avait eu lieu depuis quinze ans. Un orphelinat sans résilience ! Chez un peuple si mûr !

Tous les ambassadeurs voisins vinrent se délecter au spectacle de cette apathie. Les « garants de l'ironie » firent leurs choux gras de la situation et théoriserent abondamment.

Ce furent deux semaines de dérive. Elles sont connues sous le nom de « grand repli ». Beaucoup considèrent ces quatorze jours comme les plus merveilleux qu'ait connus le royaume.

Dès la troisième semaine « la folle » prit la direction des affaires.

Elle s'était rendu au palais, s'était fait expliquer les dossiers, et la vie avait repris son cours.

Rien n'est écrit à l'avance, comme on dit, et celle qui avait catégoriquement refusé le pouvoir connaîtra finalement le plus long règne du royaume, sans aucune interruption pendant plus de trente ans.

Trente deux exactement, jusqu'à la semaine dernière.

Les deux sœurs en effet ne revinrent jamais. Au delà du grand lac les pays sont inconnus et dangereux, c'est entendu, et la reine non plus n'était jamais revenue en son temps, mais il est plus fréquent d'entendre dire que la construction était leur passion, et que le terroir leur importait peu. Aussi beaucoup pensent qu'avec leur beauté insolente elles auront trouvé sans peine à se marier, et fondé au delà des rives quelque cité formidable qu'elles dirigent encore.

« La folle » n'eut pas à hésiter longtemps sur la méthode de gouvernance, et les plus anciens la reconnurent immédiatement : dès le premier jour elle se mit à expédier les affaires comme jadis le faisait son père : le minimum nécessaire, et tout le reste pour son art.

Durant les quinze années de gouvernance des deux sœurs elle avait poursuivi son œuvre de bizarrerie. Et comme depuis le départ du prince cette chose n'intéressait absolument personne, sa liberté était totale. Elle la conduisit sur des chemins qui parfois l'effrayaient elle-même.

Les ambassadeurs, qui venaient observer les nouvelles modes de

gouvernance et de développement écrivait de temps à autre, au vu de son travail, de lourds rapports sur le futur de l'art pictural. « La folle » voulut expliquer le malentendu de ces analyses rationnelles, puis laissa filer. Si bien que pour des raisons déplacées son travail continua tout de même d'être connu à minima, tout au moins en dehors du royaume.

Mais dès le départ des deux sœurs son œuvre vint subitement à la connaissance de tous. Non pas par esprit de flagornerie, peut-être par nostalgie des années de règne du prince, mais bien plus sûrement sans qu'il n'y ait aucune explication, ni aucun sens à ce revirement, si ce n'est un changement de climat.

Comme cela se produisit jadis chez le prince, plus le travail de « la folle » devenait mature et plus il se faisait rare. Ces dernières années chaque production rendue publique était vécue comme un événement considérable.

Or il y a deux mois, un soir d'automne, voici ce qu'il advint.

Comme cela arrivait de temps à autre, un vagabond sans toit s'était installé sous les arcades de la place centrale. Très âgé, avec une grande barbe comme il sied aux vagabonds, de très petite taille, d'un embonpoint étonnant et les vêtements

souillés. La tradition de vagabondage était ancienne dans la région du grand lac, et ces hommes crasseux jouissaient d'un certain respect, à tout le moins suffisant pour qu'on tolérât leur présence durant les quelques semaines que durait en général leur passage. « La folle » entraînait souvent en contact avec eux, elle qui n'avait plus de famille et pour ainsi dire jamais eu d'ami. Elle aimait entendre leurs récits, et avec ceux qui n'étaient pas causants elle se plaisait à fumer en silence.

Mais ce vagabond-là ce n'était pas comme les autres.

Dix fois elle passa sur la place sans l'approcher, prenant soin de louvoyer par les arcades opposées. Le onzième jour elle cessa de se rendre au palais et resta cloîtrée chez elle.

Quelque chose ne tournait pas rond. Mais, fermée comme elle pouvait l'être lorsqu'elle l'avait décidé, personne n'osait s'inquiéter de ses états d'âme.

Un soir enfin, à une heure très avancée, elle sortit dans la nuit et se rendit jusqu'à la place aux arcades. Elle s'approcha doucement du vagabond et l'observa dormir. Puis elle s'assit à côté de lui. Il se réveilla, un peu surpris, et s'assit également. Jusqu'au matin ils restèrent ainsi côte à côte, muets, traçant on ne sait quoi dans la poussière du sol à

l'aide de petites branches. Aux premières lueurs du jour « la folle » se leva, balaya la poussière de ses semelles, murmura « Il faut continuer », et regagna ses appartements.

Cette petite mise en scène dura tout un mois. Si bien que « la folle », qui ne dormait plus la nuit, errait toute la journée dans une demi-somnolence et ne faisait rien de bien valable.

La situation devenait pénible pour tout le monde, et « la folle » finit par convoquer ses plus proches collaborateurs afin de s'expliquer.

“ Vous n'avez donc pas vu ? ”

Non, ils n'avaient pas vu.

“ Cet homme est mon père.

Cet homme est le prince, n'est-ce pas ? ”

Quelqu'un fit remarquer que si tel était le cas il devrait alors avoir dépassé légèrement les cent ans.

Le regard de « la folle » se fit lointain, puis se tourna vers l'interlocuteur avec cette densité animale qui faisait la terreur de ses proches. Elle se leva et sortit.

Personne n'y crut. Pas un dans toute la cité, même parmi les nombreux amateurs d'histoires édifiantes.

Un centenaire pourquoi pas, c'était possible. Rare, mais possible. En revanche nulle part on n'avait vu qu'un homme élancé devint une boule, même sous le poids des ans. Et puis enfin, on l'avait tout de même mis en bière il y a cinquante ans de cela !

« La folle » continua de rendre visite au vagabond toutes les nuits et à somnoler le reste du temps. On lui passa cette nouvelle bizarrerie, comme on lui avait passé toutes les autres. On le fit sans difficulté, car jamais on ne l'avait vue si apaisée. De toute façon cela faisait plus de soixante dix ans qu'elle était étrange.

Mais une nuit ce petit manège prit fin. A l'arrivée de « la folle » le vagabond demeura allongé, et ne fit pas l'effort de s'asseoir à côté d'elle.

« La folle » resta assise comme les autres nuits, mais dès l'aube elle se rendit chez le charpentier et lui commanda un cercueil de très grande taille.

En fin de journée le cercueil fut amené sous les arcades, et on y déposa le corps du vieillard. « La folle » demanda qu'on le portât jusqu'à sa barque et cela fit une sorte de petite procession.

Arrivée au lac elle demanda qu'on arrimât une seconde embarcation à la première.

“ Le souhait de mon père a toujours été que son corps soit abandonné à la dérive au centre du grand lac. Je vais faire cela maintenant. ”

Tous la suivirent jusqu’au bout du ponton.

On regarda les deux barques s’éloigner dans la nuit tombante. Celle de « la folle » disparut en premier dans le brouillard épais, aussitôt suivie par celle du cercueil.

Longtemps encore on entendit le bruit des rames qui s’éloignait sous la clarté de la lune.

Nous aimons beaucoup notre reine.

Nous attendons son retour.

Andante très expressif



pp con sordina

(Clair de lune...)

XIII

L'effondrement du grand Architecte

Comme chacun sait l'homme est ainsi fait : il doit donner des explications à ce qui se produit. Même lorsque l'évidence dicte qu'il n'y en a aucune, il en cherche et il en trouve.

Quelques années après le départ de la folle, peut-être cinq ans, peut-être dix, et alors qu'il était clair pour tout le monde qu'aucun membre de cette famille ne reviendrait jamais, une légende, ou plutôt une histoire vraie, revint brutalement dans les esprits et les conversations. Cette affaire soudain à la mode se racontait sous le nom inutilement emphatique d'« effondrement insensé du grand Architecte ». Elle prétendait rendre les derniers événements limpides, comme la pathologie des aïeux est censée éclairer les dérèglements de leur lignée.

Mais ce qui reste très étonnant dans cette affaire, et qu'une personne étrangère à ces contrées aura du mal à admettre, c'est que cet homme dont la vie passionnait soudain les foules était disparu depuis plus de quatre siècles.

C'est aussi que le départ de la Folle, et de toute la famille royale avant elle, avait plongé le Royaume dans une stupeur amorphe qui s'était résolue dans ce qui se pratiquait le plus couramment par ici : le laisser-aller. En conséquence de quoi, il faut bien le dire, on s'ennuyait un peu.

*

Celui qu'on nommait « le grand Architecte » ne fut en réalité ni grand, ni architecte. Il était d'une taille quelconque et de toute sa vie ne construisit jamais rien de ses dix doigts. Pour autant c'était un personnage considérable. Parmi les plus considérables du Royaume, sans aucun doute. En tout cas parmi les plus considérés.

Officiellement il était mathématicien, spécialisé dans toutes les géométries – ce qui justifierait éventuellement l'épithète d'architecte qu'on lui colla – mais également sans rival en son temps en algèbre et en astronomie. Il jouait encore à merveille du grand luth à six cordes, pour lequel il mit au point des améliorations acoustiques qui poussèrent au rebus tous les anciens modèles. (Comment sait-on que son art de jouer du luth était élevé alors qu'aucune trace ne nous en est parvenu ? En vérité personne n'en sait rien, mais si on commence à discuter de ce genre de choses, alors il n'y a plus qu'à s'arrêter tout de suite.)

Beaucoup le comparèrent, et le comparent aujourd'hui encore, à Pythagore. Pourtant jamais il ne prétendit que sa cuisse était en or, et lui au moins ne noyait-il pas les gens qui croyaient aux nombres irrationnels. Mais il est vrai qu'à l'instar du divin grec il fonda lui aussi une communauté de disciples qui finit par prendre une importance extraordinaire dans tout le Royaume et bien au-delà. Ou plutôt il ne fonda rien du tout, mais aux jeunes gens qui venaient lui soumettre des problèmes insolubles jamais il ne refusait son aide, comme jamais d'ailleurs il ne refusa quoi que ce soit à qui que ce soit dans le domaine des sciences pures, tant et si bien que le nombre des curieux grossit très rapidement et que cela finit par créer une sorte d'école. Comment ce nombre arriva par la suite à se stabiliser cela est simple à comprendre : il répondait aux questions qui lui étaient posées et à rien d'autre. Celui qui ne demandait rien ne recevait rien et n'avait plus qu'à repartir. C'est à peu près la seule règle qui prévalut dans son enseignement, si l'on peut appeler ça une règle, et si on peut appeler ça un enseignement.

Le raffinement que l'Architecte apporta aux sciences géométriques et algébriques lui offrit un demi-siècle d'avance sur tous les chercheurs du Royaume et des vallées avoisinantes. Et comme ces équations, que lui seul maîtrisaient, commencèrent à lui permettre de prédire les événements de la nature, tous ceux qui ne comprenaient pas ses

calculs, c'est-à-dire à peu près tout le monde, se mirent à le considérer comme un mage ou un demi-dieu. Le Roi en particulier, lointain ancêtre du Prince et de la Folle, en vint à le consulter à tort et à travers, en particulier sur l'attitude à adopter vis-à-vis des royaumes voisins. Invariablement, et toujours avec une grande courtoisie, l'Architecte proposait toutes sortes de réponses, précises et plutôt fermes. Ces réponses n'étaient pas toujours brillantes, loin s'en faut, elles étaient dans la moyenne de ce qu'aurait pu dire n'importe quel conseiller, et certaines se révélèrent franchement calamiteuses, mais comme elles émanaient de quelqu'un qui prédisait les éclipses et annonçait la propagation des épidémies, toujours elles furent écoutées et appliquées. Si bien qu'assez vite l'Architecte devint une sorte de chef des armées et que deux ou trois vallées limitrophes se trouvèrent rapidement annexées. Elles furent au demeurant rendues presque instantanément contre de vagues accords commerciaux jamais respectés. Durant ces épisodes belliqueux l'Architecte épousa une nièce par alliance du Roi, dont il eut rapidement deux enfants. – L'agitation qui quatre siècles après la disparition de l'Architecte plongea le Royaume dans une exégèse hystérique de son existence se fonde probablement sur ce lien ténu de parenté. Mais quiconque possède le moindre sens de la généalogie, ou plus exactement le moindre sens de l'honnêteté, sait pertinemment que de liens du sang entre

l'Architecte et le Prince ou la Folle on ne peut en établir aucun. –

Le petit délire expansionniste du Royaume s'arrêta comme il avait commencé, c'est-à-dire sans raison apparente, et l'Architecte reprit ses travaux avec une ardeur comme vierge de toutes ces bêtises. Sa communauté de disciples s'agrandissait, sa femme aussi y entra et ses enfants, et de façon générale pratiquer la science mathématique devint au Royaume une activité quasiment à la mode.

Tous les soirs l'Architecte descendait sur la grève et s'allongeant sur le sable il y écoutait les harmonies célestes des astres et des planètes, exactement comme Pythagore en son temps. La chose était si respectée que dès le crépuscule tout un chacun se retirait de l'endroit afin de laisser la grève déserte à la tombée de la nuit. Mais ceux qui le connaissaient bien savaient pertinemment que s'asseoir, ou pire s'allonger, pour contempler quelque chose, fût-ce les planètes lointaines, était une action dont il était totalement incapable. L'Architecte possédait un tempérament très agité, et s'il y a un qualificatif qu'on ne lui attribua jamais c'est bien celui de contemplatif. Les mauvaises langues disent que s'il descendait sur la grève c'était surtout pour échapper aux taches ménagères. Ce qui est certain c'est que sur la grève il ne s'allongeait pas, mais marchait de long en large sans interruption. Le plus vraisemblable reste que ces errances de chien en cage furent les seuls moments où il travailla

réellement, ses activités de la journée ne représentant sans doute que les retranscriptions de ces ressassements nocturnes. Car de son propre aveu s'asseoir et penser étaient pour lui deux activités aussi incompatibles que fermer les yeux et voir.

Lorsque ses enfants eurent atteint les dix ans l'Architecte annonça qu'il préparait une fusion des théories, c'est ainsi qu'il s'exprima : « une fusion des théories » sans préciser de quelles théories il s'agissait, et ses disciples surent que quelque chose de grand se préparait. Car jamais l'Architecte n'avait parlé de ses travaux en cours, et jamais surtout il ne s'était permis d'anticiper sur des résultats. Les disciples débattaient bruyamment sur le sujet de cette fusion des théories et arrivèrent à la conclusion que, quel qu'en fut l'objet, on ne devait rien attendre avant au moins quatre années.

Et, de fait, pendant les quatre ans qui suivirent jamais l'Architecte ne reparla de cette « fusion des théories », et d'ailleurs plus jamais il n'en reparla, car alors se produisit cet événement qui devait passionner le Royaume quatre siècles plus tard et dont tout ceci ne constitue qu'une introduction.

Voilà : un beau matin, et tout aussi brutalement qu'un arbre se trouve frappé par la foudre, l'Architecte devint absent au monde.

C'était au retour d'une de ces petites tournées de rencontres qu'organisaient régulièrement les disciples dans les vallées

voisines et auxquelles il participait toujours volontiers. Ils étaient partis à six dans une bonne embarcation et durant le voyage l'Architecte avait longuement observé la couleur du Lac et parié dix melons que l'hiver prochain les températures seraient deux degrés inférieures aux normes dans toute la partie septentrionale du lac. Il était très excité. Puis ils passèrent cinq jours hébergés chez un marchand d'olives, dont la fille unique souhaitait suivre les rencontres. Durant tout le séjour il ne fut question que de géométrie algébrique et de théorie des nombres. On était toujours très exaltés dans ce type de rencontres. A la suite de quoi la fille du marchand d'olives demanda à intégrer l'école de l'Architecte et ils regagnèrent le Royaume à sept. Le trajet de retour fut très joyeux et l'Architecte fit beaucoup de blagues, plutôt réussies au dire de ses disciples, bien que d'un caractère un peu forcé. – Le trait d'esprit à tendance ironique était une de ses passions et son arme de séduction principale. –

Mais dès l'instant où il posa le pied sur le port du Royaume son regard devint absent. Le soir il prétextait la fatigue du voyage, mais dès le lendemain il ne prit plus cette peine. Ses mains tremblaient légèrement et il s'allongeait sur le sol fréquemment et sans raison apparente. Ses yeux étaient baignés de larmes retenues. Surtout : il ne répondait plus aux questions et son regard était celui d'un aveugle. Les disciples venaient l'interroger et il répondait « Je ne sais pas ». Sa femme lui

parlait avec tendresse et il répondait « Je ne sais pas ».

Le soir il allait à la grève et il y restait toute la nuit. Et les enfants qu'on envoya espionner rapportèrent qu'il ne marchait pas, mais demeurait allongé sous les étoiles. Et ils dirent encore qu'on le voyait parfois exécuter des mouvements de gymnastique.

Alors les femmes d'âge mur dirent que la chose était très simple à comprendre. Elles dirent qu'il y avait une fille derrière cela et rien d'autre. Et elles ajoutèrent encore qu'il n'y avait guère de raison de douter que la fille unique du marchand d'olives tenait le rôle et que ce n'était pas la peine de perdre plus de temps que ça avec cette histoire. Et la femme de l'Architecte pinçait les lèvres et ne disait rien. Un disciple fit observer que des jeunes filles plus jolies que celle du marchand d'olives, ne serait-ce que parmi les disciples, on pouvait en trouver plus de dix en moins d'un quart d'heure, ce à quoi un second disciple répliqua qu'on ne parlait pas de beauté, mais d'amour. Mais les femmes d'âge mur dirent qu'il ne fallait pas confondre amour et luxure, et que lorsqu'on avait l'âge de l'Architecte et qu'on faisait des exercices physiques sur la plage c'est qu'on louchait sur une jeune fille et ce n'est pas non plus ce qu'il convenait d'appeler de l'amour. Cette remarque fut unanimement jugée comme tout-à-fait primaire et de la plus haute vulgarité, mais les femmes d'âge mur répliquèrent que lorsque les actes étaient

primaires et vulgaires, leur relation l'était aussi. Sur quoi un disciple dit que quand bien même tout ceci serait vrai, il ne convenait pas de parler en ces termes d'un homme qui s'apprêtait à fusionner les théories. Mais un quatrième disciple dit que l'Architecte n'avait pas fusionné les théories et que d'ailleurs il ne le ferait jamais. Tous les visages se tournèrent vers le jeune homme qui avait prononcé ce blasphème. Alors il expliqua qu'un disciple très doué, qu'il connaissait et que d'ailleurs tous connaissaient, avait récemment remis en cause beaucoup d'équations de l'Architecte, et que non seulement cela compromettait sans doute définitivement la fusion des théories, mais encore jetait un lourd discrédit sur la plupart des axiomes et conjectures qui avaient assis la renommée de l'Architecte. Aussitôt plus personne ne songea à parler d'amour et de jeune fille, et tout le monde se sépara en silence.

Mais dès le lendemain il fut établi que l'Architecte connaissait ces contradictions scientifiques depuis de nombreux mois et les femmes d'âge mur revinrent à la charge en expliquant que dans toute l'histoire de l'humanité les métamorphoses aussi brutales n'avaient jamais trouvé d'autres explications que les coups de foudre sentimentaux. Ce à quoi les disciples les plus fougues répliquèrent que les révélations spirituelles n'atteignaient visiblement pas toutes les couches de la population.

Le grand Architecte continuait de passer ses nuits sur la grève, inconfortablement allongé, ou occupé à ses grotesques gymnastiques. Dans la journée on le trouvait errant dans les rues de la cité. Ses pérégrinations le conduisaient la plupart du temps jusqu'au Parc Central, dans les allées duquel il ramassait des petits cailloux à lancer sur les canards. Un bonimenteur qui avait ses habitudes au pied d'un vieux kiosque chantait à cette époque toutes sortes de chansons sentimentales et on affirme avoir aperçu l'Architecte pleurer à chaudes larmes à l'écoute de ces musiques de pacotille. Les femmes d'âge mur gloussèrent de triomphe lorsqu'on rapporta l'anecdote.

Tous ceux qui, de près ou de loin, croisèrent l'Architecte durant cette période s'accordent à dire qu'au fond son commerce ne fut jamais aussi agréable. Certes son mutisme était pesant, et si on prenait conscience que son éternelle habitude de chantonner avait disparu cela faisait de la peine, mais il était apparu chez lui un curieux apaisement, et ce caractère très tendu qui pouvait l'entraîner jusqu'à une certaine agressivité avait fait place à une douceur bienveillante. Mais la vérité c'est qu'il était absent.

Le seul qui le voyait alors quasi quotidiennement c'était le jardinier du Parc Central. Il se dit qu'un matin l'Architecte posa sa tête sur son épaule et lui demanda s'il savait garder un secret. On rapporte cela comme un événement, car l'Architecte fut

toujours d'une grande pudeur corporelle, et même sur l'épaule de sa mère nul ne le vit jamais poser le front. Le jardinier répondit que oui les secrets il les gardait, ce qui était probablement vrai car c'était un homme très taciturne. Alors ils s'assirent tous les deux sur un banc et l'Architecte hocha un long moment la tête de droite à gauche, lentement, comme pour dire non. Puis il se leva et partit sans rien ajouter. Qui a raconté cette anecdote, nul ne le sait. Certainement pas le jardinier en tout cas.

Plus tard il s'avéra que le dit jardinier avait plus d'avis que ne le laissait supposer son mutisme, et que de surcroît ces avis étaient assez francs. Il avoua qu'il connaissait depuis très longtemps l'Architecte, qui avait toujours été très aimable avec lui, et il expliqua à quel point c'était un homme qui avait toujours été pénétré de la vanité des existences. La chose s'est retournée sur lui, conclut-il. Quand on lui demanda d'expliquer la soudaineté du phénomène il parla de prise de conscience, mais ne finit pas sa phrase et on n'en sut pas davantage. Puis il prononça le mot de vieillesse. Lorsqu'on fit observer que l'Architecte n'était pas non plus un vieillard, il ricana, leva les sourcils et ne dit plus rien.

Puis il rajouta qu'il n'avait pas vu l'Architecte dans le parc depuis dix jours.

Alors dès le crépuscule on envoya des enfants observer la grève et ils revinrent en courant dire qu'il n'y avait personne.

La nuit suivante ils revinrent en disant encore qu'il n'y avait personne.

La troisième nuit un tout petit dit que selon lui l'Architecte devait être au temple des muses.

Le temple des muses se trouvait sur une île à dix lanciers de pierre de la côte. Un bon athlète pouvait l'atteindre à la nage, mais il convenait plutôt de s'y rendre sur une embarcation légère à rames. Ce que l'on fit.

On fouilla le temple, on fouilla toute l'île, qui n'était rien d'autre qu'un gros caillou, mais on ne découvrit ni Architecte, ni trace de son passage.

Le tout-petit sanglotait en répétant que l'Architecte était venu là. Et peut-être bien qu'il avait raison, car jamais personne ne le revit, ni au temple des Muses, ni ailleurs.

Quant aux disciples, ils enseignèrent à qui voulait l'entendre (et beaucoup souscrivirent à leur théorie), que l'Architecte n'avait en aucun cas disparu, mais s'était plutôt absenté du monde, et que la puissance de cette absence était telle qu'elle rendait le grand homme invisible au commun des mortels. Et c'était vraiment une pitié d'écouter de jeunes gens élevés dans le culte de la raison et de la géométrie préférer de pareilles sornettes.

*

Quatre siècles plus tard voilà de quoi tout le monde soudain s'était mis à parler et à débattre, et tous se disputaient sur les

hypothèses et les contre-hypothèses comme si la chose était survenue la veille. Et tout le monde reprenait les réflexions vieilles de quatre cents ans et les rejouait comme si on venait de les trouver. Les femmes d'âge mur avançaient les mêmes certitudes et les étudiants du moment les contraient comme jadis le firent les disciples.

Mais que l'effondrement du grand Architecte et le départ de la famille royale fussent une seule et même chose, ça personne ne songeait à le nier. Ce qui prouve bien que dans ce Royaume la pensée magique restait décidément la manière la plus naturelle de fonctionner.

*

XIV

DE QUOI PERIT LE ROYAUME

On aurait tort de penser que l'apathie qui s'empara des habitants du Royaume après le départ de toute la famille royale était le résultat d'un quelconque orphelinat d'autorité dans lequel se serait morfondu le peuple.

Il est vrai qu'on se laissait aller et que l'on n'entreprenait pas grand-chose, il est vrai aussi qu'on se nourrissait de débats inutiles et qu'on se complaisait dans le ressassement des légendes anciennes. Or ce n'était pas là le symptôme d'un malaise d'organisation, mais au contraire l'expression retrouvée de la langue naturelle qui se parlait ici lorsqu'une quelconque hiérarchie n'en imposait pas une autre. Et le voyageur qui passait dans le Royaume était obligé d'admettre cette chose étonnante : voilà un territoire devenu resplendissant d'être livré à lui-même.

Quelques années après la disparition de la Folle cela était déjà sensible. Et puis au bout d'une bonne décennie, lorsque toute idée de retour de la famille royale fut dissipée, la douceur de vie devint si flagrante que les vallées voisines, jalouses de tant de facilités, voulurent contraindre par la force leurs

propres dirigeants à partir en exil. Ce qui naturellement ne fonctionna pas.

Quelqu'un a dit que les familles heureuses se ressemblent toutes, tandis que les malheureuses le seraient chacune à leur façon. Ce royaume pourtant était heureux à sa façon, et cette façon unique mériterait d'être dite un jour.

Malheureusement il périt de son bonheur à une vitesse impensable.

Ou plus exactement il périt de son goût immodéré pour les légendes.

Une génération après le départ de la Folle, traînait dans les rues sales toute une flopée de mômes qui n'avaient jamais connu d'autorité politique. Le matin ils couraient au Lac et l'après midi lançaient des pierres aux chiens errants, ou bien le contraire, et c'était là à peu près toute l'éducation qu'ils recevaient. Pour autant tous les soirs chaque mère racontait à son enfant la légende de la famille royale jadis disparue, et chaque soir il convenait de prier pour le retour prochain de notre Reine bien-aimée. C'est ainsi qu'on endormait les enfants.

Or que la Reine eut objectivement passé l'âge d'être en vie, n'était pas un détail qui pouvait empêcher des gosses de dix ans d'imaginer qu'elle put réellement revenir. Et les enfants du Royaume se mirent à parler souvent de la Reine. On les voyait se serrer par groupe de trois ou quatre, et lorsqu'on s'approchait on entendait qu'ils parlaient d'elle, et qu'ils ne la nommaient jamais « la Folle » comme faisaient

les adultes, mais « La Reine » ou de plus en plus souvent « Notre Reine ». Certains jours fériés, au cours desquels l'excitation générale galvanisait les âmes, on voyait se constituer des groupes de vingt et jusqu'à cinquante enfants, et on savait qu'ils parlaient de « Leur Reine ». Cela attendrissait les adultes.

Or il n'y avait pas de quoi.

Ces rassemblements devinrent rapidement quasi quotidiens et finirent par offrir un spectacle dérangeant. Ce furent vite des centaines d'enfants, et au bout de quelques semaines on passa les mille. C'est-à-dire qu'en réalité il n'y eut bientôt pas un seul enfant du Royaume qui ne se rendit à ces attroupements.

Cela dura tout un automne, et les chiens à qui personne ne jetait plus de pierre erraient à travers les rues à la recherche du malheur.

Et puis, un matin quelconque d'hiver, à l'heure où les premières échoppes se dressent dans le soleil blanc, sans prévenir ni les adultes ni les chiens, ils partirent.

Ils descendirent l'avenue centrale et gagnèrent le port. Puis, longeant les pontons, ils quittèrent les quais et rejoignirent la rive septentrionale du grand Lac. On les devinait serpentant parmi les pins en une longue file indienne. Et les premiers disparaissaient déjà dans les criques sauvages que les derniers quittaient à peine les pavés de la ville.

Alors toutes les mères sortirent des maisons et accoururent, et il y eut de grands cris et des

questions hurlées, et encore des doigts levés, des gifles et des pleurs. Les enfants assuraient qu'il ne se passait rien d'anormal, qu'ils allaient chercher leur Reine et qu'ils reviendraient bien vite. Ils ouvraient de grands yeux et ne s'arrêtaient pas de marcher pour parler. Les mères s'arrachèrent les cheveux et coururent à la ville chercher leurs maris ; et il y eut encore des cris et les maris cognèrent sur leurs femmes en les traitant de gourdes. Puis ils se précipitèrent sur leurs barques et suivirent la procession des enfants depuis le Lac. Mais après le Grand Escarpement le chemin de bordure s'élève brusquement et disparaît dans les forêts. Les enfants avaient disparus. Les maris ramenèrent les barques au port et dirent qu'on verrait demain.

Mais le lendemain on ne vit rien, ni le surlendemain, ni plus jamais.

Les enfants ne revinrent pas et le Royaume sombra dans un état qu'on préférerait ne pas avoir à décrire.

Les mères s'agglutinèrent sur le ponton et n'en partirent plus. Elles scrutaient l'horizon du Grand Lac et attendaient.

Les maris s'occupèrent de tout : ils apportaient les repas et réglèrent toute l'intendance, de telle sorte que la ville sombra dans une décrépitude indescriptible en un éclair. Comme ils ne pouvaient plus toucher leurs femmes, ils soulagèrent leurs

concupiscences sur les cochons sauvages qui prenaient leurs aises dans les rues envahies d'immondices. Et l'on prétend qu'il naquit de ces amours contre-nature une race hybride qui traina son visage hideux vers les chaînes du Nord et pullula au-delà des terres arides.

Après quelques jours seulement d'attente muette on vit une mère se lever et s'engager sur le sentier de bordure sans jeter un regard en arrière. Dès lors chaque jour, seules ou par petits groupes, des mères se levaient et partaient. Bientôt quelques maris firent de même. A cette différence qu'aucun n'emprunta le sentier de bordure : ils poussaient leurs embarcations et partaient par le Lac.

La vague de départs atteignit son pic après le premier solstice. A l'automne venu, soit une centaine de jours après le départ des enfants, ne demeurait plus au Royaume qu'une cinquantaine de vieillards, qui faute de soins périrent au milieu de leurs excréments. Et les nourrissons qu'on leur avait confiés furent élevés par les cochons sauvages et se retirèrent dans les forêts de l'arrière-pays où ils croisèrent leurs demi-frères hybrides.

Puis ce fut le règne des ronces et de l'aubépine sauvage, et tous les chiendents que Dieu prit la peine de créer se donnèrent rendez-vous pour lézarder ce qui restait du Royaume des Rives du Grand Lac.

*

Et le voyageur qui de nos jours aurait l'idée de s'aventurer dans ces ruines de lierre se trouverait vite traqué par les cochons sauvages et les chiens errants, et il faudrait de bons arguments pour le convaincre de passer la nuit dans un lieu si lugubre.

*

XV

Postface

Par soucis d'honnêteté on va l'écrire ici sans ambages : ce coin du Lac dont on parle, ces rives lointaines, on n'y a jamais mis les pieds.

Je pris note de ces légendes un été que je trainais mon ennui dans la grande cité balnéaire, sur la côte sud du Grand Lac. Et il faut bien reconnaître que la vulgarité qui régnait dans ce cloaque touristique n'aidait guère l'imagination à se figurer les raffinements et les déchirements du Royaume qui avait jadis dominé les lointaines rives opposées. On avait à vrai dire du mal à admettre que les mêmes eaux eussent baigné les deux cités, fût-ce à quelques siècles d'intervalle.

Mais quand bien même j'aurais traversé le Lac pour étudier les rives foulées jadis par le Prince ou la Folle, qu'y aurais-je appris ? Le philosophe l'a dit : « Se rendre en Inde pour étudier le bouddhisme ? Autant aller en France pour comprendre le Jansénisme. »

De tout façon tout ce que j'ai pu écrire sur le Royaume je le tiens de la bouche de quelques vieux à demi gâteux.

Pourtant, voilà que, sur la fin de mon séjour, le caprice me prit soudain d'aller voir ce que les ronces avaient fait de tout cela.

Un soir j'abordai donc ces pêcheurs qui chaque été promènent les touristes dans leurs barques pour des sommes exorbitantes. Ils rechignèrent : « Ce coin-là on n'aime guère y aller. Courants pas francs. De toute façon rien à y voir, que des ronces. » Je doublai le prix de la course et un pêcheur à la peau tannée me donna rendez-vous pour le lendemain avant le soleil.

Au départ de la cité balnéaire un moteur standard demande huit bonnes heures pour atteindre les rives qui m'intéressaient. Si bien que lorsque nous touchâmes au but le soleil était à son zénith. Ceci a son importance. Qu'on me comprenne bien : nulle circonstance climatologique ne peut expliquer ce qui arriva. Temps communément qualifié de splendide : soleil aimable, aucun souffle, aucune ombre. Je peux assurer qu'il n'y avait aucune tendance d'ordre romantique dans cette affaire : ni brouillard, ni pleine lune, ni ombres épaisses.

Nous avançons entre le ronron du moteur deux temps et le clapotis gentiment irrégulier des vaguelettes sur la proue. Si j'avais été touriste cette promenade m'eut donné entière satisfaction.

Nous avons croisé à main gauche quelques ruines que j'interprétais avec conviction comme celles du village dans lequel le Prince avait rencontré ce qu'il appela « une beauté ». Je me fis cette réflexion qu'il eut fallu que le Prince fût devenu entomologue pour que cette révélation se reproduisît aujourd'hui. Un peu plus tard et toujours à main gauche une petite baie déserte me sembla correspondre à la ville du marchand d'olives de la légende de l'Architecte. Mais j'admets bien volontiers le côté hasardeux de l'hypothèse. D'autant que cette cité n'a probablement jamais existé.

Nous progressions calmement. La verdure sur les rives ne laissait place à rien d'autre, comme un cirque vert qui se dressait autour de nous et se resserrait avec la progression de notre bateau.

Bientôt nous accosterions.

Nous passâmes l'île du temple des Muses et, par une impulsion capricieuse, je demandai à mon guide de couper son moteur.

Alors, dans le silence, notre barque dérivant se mit à tourner sur elle-même. A intervalles réguliers les reflets du soleil sur l'eau venaient m'aveugler et pour quelques instants mon guide n'était plus qu'une silhouette noire aux contours brouillés.

Dans un ces instants je l'entendis réciter doucement quelques vers :

*« Cendre et poudre le pesant jour d'été
Ma rame claque en sourdine tristement*

*Loin le ciel et proche la profondeur –
Etoiles, que n’êtes-vous déjà là !*

*Une tendre, tendre voix m’appelle
Sans cesse du fond de l’eau immobile – »*

Dans le silence revenu j’attendis que la rotation de la barque permit au visage de mon guide d’être éclairé à nouveau.

-« Vous connaissez donc le poète Meyer ?

Il parut surpris de ma question et me répondit que non.

Je lui racontai ce que je savais de Conrad Ferdinand Meyer, qu’il avait vécu toute sa vie au bord du lac de Zurich, dans les dernières années du XIX^{ème} siècle, que sa jeunesse fut triste et solitaire, et qu’il perdit son père très jeune. Qu’il ne voulait pas du tout apprendre de métier administratif, qu’on le soigna assez tôt pour troubles neurologiques et que sa mère condamnait absolument sa vocation artistique.

-« Mais tout de même il écrivit, me fit justement observer le pêcheur, sinon vous ne le connaissiez pas.

-« Oui. La mort de sa mère fut une libération pour lui.

-« Il perdit sa mère jeune ?

-« Assez jeune, oui ; elle était dépressive et se suicida. Elle se noya dans le lac de Zurich.

Le visage de mon guide était à nouveau dans l’ombre. Je lui demandai pourquoi il avait

récité des vers d'un poète qu'il ne connaissait pas. Il me répondit qu'il n'avait rien récité du tout.

Mais juste avant que la lumière ne revienne sur son visage je l'entendis à nouveau :

*« Une tendre, tendre voix m'appelle
Sans cesse du fond de l'eau immobile – »*

Alors j'ordonnai à mon guide de remettre le moteur en marche et de rentrer immédiatement.

-« Je n'ai pas récité, me dit-il.

-« Je sais.

-« On n'accoste pas ?

-« On n'accoste pas.

*

*Dans le lointain
la crique se referme sur elle-même,*

Engloutissant de verdure les siècles passés.

*

Nous n'échangeâmes pas un mot du trajet retour.

Lorsque nous accostâmes à la cité balnéaire les lampadaires étaient allumés.

Je réglai la chambre de mon hôtel et me rendis à la gare où je pris le premier train qui se présenta.

A travers la fenêtre du compartiment défilaient des usines illuminées.

*

Salò, juillet 2014 - Oullins, juillet 2017

CHRONOLOGIE

